

# MALKIA

## Le Réveil du KA

**Jérémy Musoki**

D'après une idée originale de Christian Dzellat-Nkoussou,  
Judith Apey et Franswa Makandal

**nofi**  
éditions

Édition Décembre 2020

978295714481-5

Illustrations : Nils Britwum

Graphisme couverture : Guy Junior Massengo

## Prologue

17 mai 1997 ...

Les tirs faisaient rage. Bien que leur mission soit vouée à l'échec, les défenseurs donnaient tout pour maintenir cette mince lueur d'espoir pour leur cause. Protéger les familles, tel était leur devoir. Ils auraient voulu en protéger une en particulier, mais l'homme leur avait bien dit que chaque vie avait une valeur égale. Celles des membres de sa famille, ainsi que la sienne ne valaient pas plus que celles des autres. Ses proches l'avaient dès le début invité à fuir, mais en tant que chef, il avait refusé, arguant qu'il se mettrait à l'abri une fois tout le monde loin, hors de danger. C'était l'équivalent d'un village complet qui risquait de disparaître, la pénombre striée par la lumière des coups de feu à répétition.

– Les derniers habitants sont en train d'évacuer monsieur, il faut partir avant qu'ils n'arrivent jusqu'ici ! dit l'un des hommes qui gardaient la porte.

– Très bien, sonnez la retraite, nous couvrirons la fuite Zola.

Zola marqua un temps de silence avant de formuler sa réponse, montrant bien la réticence qu'il avait à agir de cette façon. Mais il savait qu'il ne pourrait jamais soustraire son chef à son devoir envers les opprimés.

– Nous protégerons la zone pendant que vous finissez de vous préparer, dit-il avant de sortir de la pièce, laissant seul le couple responsable de la maisonnée.

- Les enfants sont-ils prêts ? demanda l’homme à sa femme.
- Ils le sont.
- Va les chercher pendant que je termine ici, lui ordonna-t-il.

La femme s’exécuta. Quand il fut seul dans la pièce, il soupira. Les choses se passaient rarement comme elles le devaient. La priorité était de rassembler ses affaires, mais il savait au fond de lui que ce n’était pas nécessaire. D’autres coups de feu retentirent, plus proche cette fois.

La femme se précipita dans la chambre et commença à emballer les affaires des enfants à toute vitesse, ce qui eut pour effet de faire pleurer la petite fille de huit mois. Elle s’arrêta pour la prendre dans ses bras.

- Tout doux, ma fille, tout va mieux aller, arrête de pleurer.

Elle essayait de la calmer, mais c’était surtout pour se calmer elle-même. Elle jeta ensuite un coup d’œil empli de tendresse en direction du petit garçon dans son landau, toujours très calme. Les choses avaient viré au drame soudainement. C’était au départ une nuit comme beaucoup d’autres, rien ne laissait présager un tel changement. Quelques heures auparavant, elle écoutait les informations avec son mari. Les soldats verts avaient atteint le cœur de la capitale. Le glas du régime politique en cours venait de sonner à une distance raisonnable d’eux. Pourtant, les feux de la révolte embrasèrent tout le territoire. Mais même dans ce contexte, cette attaque n’avait pas lieu d’être. Il était de notoriété publique que la famille n’était pas sympathisante du régime en place. Cependant, des hommes armés étaient venus

frapper à leurs portes et celles voisines. Au début avenant, celui qui semblait être le chef, un dénommé Kuru, s'était par la suite livré à une cruauté sans nom qui avait semé la panique, avec pour simple prétexte la recherche des ennemis de l'état. En proie à la panique, les gens s'étaient tournés vers cet homme qui dans l'adversité, comme le roseau, ne rompait jamais. Rapidement, porté par les espoirs et attentes des gens dont il avait la responsabilité, il avait pris les choses en main, lançant des pourparlers, et organisant l'évacuation discrète des habitants. Les choses auraient pu se dérouler calmement, si on oubliait l'accès de colère de Kuru, le chef du groupe militaire. Sa patience s'étiola trop rapidement pour que quelqu'un puisse l'anticiper, ou peut-être n'avait-il seulement jamais eu envie de faire les choses sans violence. Toujours est-il qu'il relança les hostilités. Cette fois, cependant, les gens étaient prêts. Ceux qui n'avaient pas fui avaient pris les armes et défendaient l'itinéraire de fuite. À la lisière de la forêt, femmes et enfants se faisaient avaler par l'obscurité des grands arbres. Leur destin était entre leurs mains. Passé cette frontière imaginaire, c'était « chacun pour soi », la seule façon de préserver des vies dans cette défaite annoncée.

Les détonations se rapprochaient dangereusement, tirant la femme de ses pensées. Elle devait rapidement terminer ses préparatifs. Elle reposa la petite fille et reprit son paquetage. Des cris dans le couloir l'alarmèrent, la poussant à passer la tête pour savoir ce qu'il se passait.

– Madame ! Prenez les enfants et disparaissez ! lui cria un

homme qui effectuait un tir de barrage.

– Nsemi ! Où est mon mari ?

– Occupé à organiser notre fuite avec mon père, dépêchez-vous s’il vous plaît ! Il restait poli, mais sa voix exprimait l’urgence de la situation.

L’empressement et l’effroi la gagnèrent encore un peu plus. La voix de son mari retentit enfin, criant des ordres à tout va. Ouvrant la porte, elle fut prise d’horreur, à la vue de ces hommes qu’elle connaissait si bien, blessés, les regards brisés.

– Il me faut de l’aide ! appela-t-elle.

D’un mouvement de tête, le mari ordonna au jeune Nsemi de porter secours à sa compagne. Peu après, ils ressortirent tous deux les bras chargés. En les voyant, l’homme ordonna à tous de battre en retraite. Le couloir donnant sur la chambre des enfants était long, mais surtout trop étroit pour que plusieurs personnes puissent l’emprunter en même temps. Cela leur fournissait un maigre avantage stratégique dans leur fuite. En retenant les militaires d’un côté, cela permettait aux fuyards de s’échapper par la sortie à l’arrière de la maison, sur laquelle débouchait le couloir.

Les hommes tombaient un à un, tandis que la femme réduisait la distance entre elle et la sortie de la grande maison. Elle touchait au but lorsqu’elle entendit la voix de son mari. Instinctivement, elle fit volte-face pour découvrir avec horreur ce qu’elle redoutait. Elle voulut le rejoindre, mais lut toute la détermination dans son regard. Les larmes aux yeux,

elle prit à son tour sa résolution. Ce dernier échange sans mot représentait la force de leur lien, mais aussi leur implication sans faille dans le rôle de parents.

Son cœur battait à tout rompre dans ses tempes, mais ils ne pouvaient pas s'arrêter d'autant que les pleurs des enfants trahissaient leur positionnement auprès de leurs poursuivants. Pour couronner le tout, elle s'était blessée et souffrait d'une entorse à la cheville qu'elle ne pouvait prendre le temps de soigner dans cette fuite nocturne et désespérée. À ce rythme-là, tout serait perdu. Sentant qu'ils seraient bientôt à portée des assassins, elle prit une seconde décision mue par son rôle de mère.

– Cache-toi par ici, et ne fais pas de bruit, ordonna-t-elle au jeune homme. Je vais les attirer sur une fausse piste !

Logiquement, il refusa.

– Madame, c'est à moi de tenir ce rôle ! Je vais les distraire !

– Ne sois pas idiot, je suis blessée, ils me rattraperont tôt ou tard. *Ce n'est que lorsque tous les groupes noirs se donneront la main et parleront d'une seule voix que nous serons une force de négociation qui décidera de son propre destin.* Son regard grave en disait long sur son état d'esprit. Donc, tiens, prends-la et cache-toi.

Elle berça la petite pour la calmer, et rapidement ses pleurs ne furent que du passé. Les deux enfants reçurent un baiser d'une extrême douceur sur le front de la part de leur mère. Comment pouvait-il refuser la dernière demande d'une femme aussi forte ? se demanda-t-il.

Caché dans l'obscurité prodiguée par la flore, il la regarda partir, claudicante, mais toujours digne.

Peu après, il vit les poursuivants passer à leur tour. Quand il estima qu'il avait le champ libre, il choisit une direction tout autre et s'y engagea, la mort dans l'âme. Mais l'heure n'était pas aux lamentations.

La rive du fleuve lui offrit un peu de répit. Nsemi tendait l'oreille en direction de la forêt, à l'affût de sons, mais n'entendait plus de signes des poursuivants. Les choses semblaient enfin se calmer. Il savait qu'il aurait mieux valu continuer avant de s'arrêter, et d'ailleurs, il ne comptait pas s'attarder plus de quelques minutes pourtant, ce fut cela qui lui coûta presque tout. Alors qu'il écoutait le chant de la nuit, il entendit un bruit. Tendait l'oreille pour le distinguer à nouveau, il l'entendit cette fois proche, trop proche d'eux. Traverser le fleuve était la seule solution qui lui restait, seulement, il serait contraint de le faire en deux fois pour écarter le risque de noyade. Il devait réfléchir à toute vitesse. Il ne pouvait qu'espérer être suffisamment véloce pour réaliser sa manœuvre.

Nsemi venait de poser le premier enfant de l'autre côté, après une traversée, non sans mal, mais le danger approchait trop vite pour qu'il s'autorise à reprendre son souffle. La nuit, l'eau était terriblement froide. Il pensait à bien sécher les enfants pour leur éviter de prendre froid quand il entendit les pleurs de l'autre côté. Comme une réaction en chaîne, l'autre nourrisson se mit à pleurer de concert. Il accéléra,



mais au moment de prendre le second enfant dans ses bras, il entendit les voix. C'était fini.

– Chef, il y en a encore un ici ! Et en plus, il a un petit paquet ! cria l'un des hommes de main.

– C'est probablement celui que la femme a essayé de sauver !

Mourir sous le coup des balles aurait probablement été moins cruel que le sort que lui réservaient ses tortionnaires. Mais l'humiliation d'avoir failli à la dernière tâche que lui avait confiée une personne qui venait de forcer son admiration était plus douloureuse encore. Les yeux clos, ses pensées étaient tournées vers les enfants en pleurs. Il articula comme il put, et parla d'une voix chevrotante.

– Ce sont... des... enfants. Ne leur faites pas de mal !

– Chef, je crois qu'il essaye encore de parler !

– Tais-toi ! Déshabille-toi et va récupérer l'autre ! ordonna Kuru au soldat qui venait de parler.

Celui-ci sembla marmonner des jurons presque inaudibles suivis du son du flot de l'eau perturbé par sa nage hasardeuse. Le chef faisait les cent pas, car cela calmait la petite. Il lui fredonnait une petite berceuse connue de tous les enfants du pays.

*« Bébé na ngai nani a beti yo ? Loba na ngai, ngai na zongisa »*

*Bébé, qui t'a tapé ? Dis-le-moi, que j'aïlle lui rendre.*

*« Tango mussusu otutani na mur ya ndako ! »*

*Peut-être que tu t'es cogné tout seul contre le mur de la maison!*

Cette fois, ce furent des rires enfantins qui s'élevèrent dans la nuit. Il s'occupait du petit être avec tendresse, mais avec sa main libre il se saisit de son énorme couteau militaire qu'il commença à pointer sur le nourrisson. La lame était presque au contact de la petite paume de main quand il fut surpris.

– J'ai le deuxième, avait crié le sous-fifre sur l'autre rive.

Cette seconde d'inattention suffit à la petite pour se saisir du tranchant du couteau et se couper. En réaction immédiate, elle se mit à pleurer à plein poumon. Personne n'aurait été en mesure de la calmer. Alors cette fois, il approcha le dangereux outil de la gorge dégagée du chérubin, qui criait de plus belle. Concentrés sur la source de la cacophonie, aucun des hommes ne remarqua le changement d'atmosphère à part Nsemi, que les blessures graves immobilisaient. Au moment de sa capture, ses poursuivants lui avaient cassé la mâchoire ainsi que la jambe. Il ouvrit les yeux pour constater cette fluctuation dans le vent et remarqua directement que quelque chose n'allait pas. Il aurait pu essayer d'alerter ses bourreaux, mais à quoi bon ?

Alors qu'il tenait le bébé dans ses bras, l'homme de main s'apprêtait à entamer sa seconde traversée. Il rechignait à se mettre à l'eau de nouveau, mais il savait qu'il ne fallait pas mécontenter son patron. Les gens qui s'y risquaient le payaient en règle générale très cher. Il s'arrêta en voyant la force du fleuve décuplée là où il était calme, quelques instants auparavant. Dans un grand flash, il fut aveuglé. En se servant

de sa main comme d'une visière, il essaya de distinguer ce qu'il venait de se passer de l'autre côté. L'enfant qui avait quitté les bras menaçants du chef était en lévitation. De son petit corps en suspension émanait la lumière éblouissante qui les paralysait tous. À chaque sanglot, la lumière s'intensifiait puis sans crier gare, chacun des hommes fut pris dans une colonne de feu bleu. Sur l'autre rive, le bandit ressentit la chaleur suffocante qui se dégageait des sources ardentes. Puis comme elles étaient apparues, ces flammes s'éteignirent, ne laissant que des amas de cendres là où se tenaient, juste avant, ses camarades. L'information mit beaucoup de temps à monter dans son cerveau. La lumière avait beau avoir disparu, la stupeur annulait sa capacité de raisonnement. Ce qui le tira de son apathie était le rire hilare du garçon qu'ils avaient passé à tabac. Seul survivant avec l'autre bébé.

– C'est bien fait pour vous ! C'est une punition divine !  
criait-il.

Une quinte de toux coupa son rire, puis le silence. La vie venait probablement de le quitter, pensa le rescapé. Le seul adulte encore en vie se demandait quoi faire. Il voyait la petite fille, il pouvait aller la chercher. Mais la peur était plus grande que les forces qui le poussaient à y aller. Lui réserverait-elle le même sort ? Il regarda avec un dégoût manifeste l'enfant dormant dans ses bras. Tout semblait normal, alors il prit sa décision. La fille ne survivrait pas dans la forêt en pleine nuit, et de ce qu'il avait vu, c'était pour le mieux. Sans trop savoir ce qu'il ferait du petit garçon qu'il tenait, il s'enfonça

dans les ombres de la nuit, abandonnant l'enfant mystérieux à son destin.

Meurtri, Nsemi reprit connaissance. Des pleurs le tirèrent de la douce étreinte de la fin. Alors il rassembla le peu de force qui lui restait et se leva.

Chaque pas le condamnait un peu plus, comme s'il marchait vers sa propre mort. Taraudé par la faim et la soif, il poursuivait néanmoins son périple vers la rédemption sommaire qui l'attendait. Il n'avait pas réussi à combler les attentes qu'on avait pour lui, mais il pouvait au moins compléter une partie de sa tâche.

C'est totalement déboussolé par ce qu'il venait de vivre qu'il arriva enfin en ville, son petit paquet dans les bras. Son esprit avait perdu toute notion de temps, il était à la fois empli d'émotions et incapable de réactions. Il aurait pu s'écrouler. Il aurait aimé se laisser aller à un sommeil qui effacerait ses douleurs, sa fatigue. Cependant, il était mû par l'idée fixe de remplir au mieux la mission qu'il s'était donnée. Manquant de s'effondrer à chaque pas, il attirait le regard, curieux, de passants, que lui-même ne pouvait voir.

À destination, il avait déjà puisé dans toutes ses ressources vitales. Il poussa faiblement la porte devant lui. C'était le dispensaire Rosalie Solitude, fidèle aux souvenirs de cette lointaine époque, durant laquelle il avait aidé, étant enfant. Ses jambes l'abandonnèrent finalement. Dans un ultime geste, il se retourna pour protéger la petite fille dans sa chute, mais plusieurs paires de bras le saisirent fermement.

– Que quelqu’un apporte de l’eau ! entendit-il crier dans le lointain des méandres de sa douleur.

– Tenez bon jeune homme ! Une voix plus proche cette fois, douce, qui lui inspirait confiance.

Il tendit son bras pour lui parler dans l’oreille et laissa s’échapper les quelques mots qui libérèrent son esprit. L’enfant était sauvé et retrouverait sa famille. Il s’éteint.



# Chapitre I

**La révolution est en marche**

C'était un jour comme les autres pour Malkia. Le professeur expliquait comment la Réunification des deux Congo, pour de nouveau ne former plus qu'un royaume Kongo, avait apporté un souffle constructif sur le pays, mais plus encore sur le continent. Durant les cours d'économie, l'essor de l'Afrique était un sujet récurrent, témoignage d'une nouvelle ère prospère. Non loin d'elle, Malkia captait distraitement la conversation d'un groupe de filles quelques rangées plus basses dans l'amphi Nana Asma'u. La salle avait été nommée en l'honneur de la plus grande femme savante de l'empire Sokoto du dix-neuvième siècle. L'exposé de monsieur Baruti la ramena des années auparavant, alors qu'elle avait tout juste quatorze ans et vivait en Île-de-France. Elle se rappela le froid humide de l'automne, de la sensation sur sa peau et d'un frisson qui traversa son corps. Même si le climat de là-bas n'était pas son meilleur souvenir, la nostalgie s'empara de son esprit.

– La révolution est en marche !

À peine Sekou était-il arrivé qu'il avait commencé à parler du changement qui s'opérait, tout excité. Ce qui, de prime abord, aurait pu n'être qu'un événement isolé était en